

INSTITUT FRANÇAIS DE DAMAS

Andrew PALMER
Université de Groningue

UNE CHRONIQUE SYRIQUE CONTEMPORAINE DE LA
CONQUÊTE ARABE
ESSAI D'INTERPRÉTATION THÉOLOGIQUE
ET POLITIQUE

Tiré à part de
LA SYRIE DE BYZANCE A L'ISLAM VII^e-VIII^e SIÈCLES
Actes du Colloque international
Lyon - Maison de l'Orient Méditerranéen
Paris - Institut du Monde Arabe
11-15 Septembre 1990
Publiés par
Pierre CANIVET et Jean-Paul REY-COQUAIS

DAMAS
1992

UNE CHRONIQUE SYRIAQUE CONTEMPORAINE DE LA CONQUÊTE ARABE

ESSAI D'INTERPRÉTATION THÉOLOGIQUE ET POLITIQUE 1

PAR

Andrew PALMER
Université de Groningue

Introduction

L'un des textes les plus négligés de l'histoire du septième siècle en Syrie est celui du codex Add. 14643 de la British Library à Londres. Il s'agit d'un manuscrit syriaque du huitième siècle que Land appela à tort le "liber calipharum" ². Ce nom ne convient qu'à la huitième et dernière rubrique. Les responsables de l'édition critique, Brooks et Chabot, ont donné au texte le nom de "Chronicon miscellaneum" ³. L'analyse du manuscrit doit commencer par une vue d'ensemble du contenu. Dans la table suivante, les rubriques majeures du manuscrit même sont numérotées :

Numéro	Syriaque	Latin	Rubrique
1	77-78:16	63 - 64 :16	discours de géographie (début manque)
2	78:20 - 84:5	64:18 - 68:9	généalogie des douze patriarches
3	84:6 - 98:8	68:10 - 78:24	listes des rois, de prêtres, d'empires
4	98:9 - 129:13	78:25 - 101:3	extrait interpolé de la chronique d'Eusèbe
5	129:14 - 139:19	101:4 - 108:26	continuation d'Eusèbe jusqu'à 640
6	139:20 - 150:9	108:27 - 116:2	séquences de dates de l'histoire romaine et syriaque orthodoxe allant jusqu'à 636 et reculant jusqu'aux débuts de l'Église
7	150:10 - 154	116:3 - 119:5	synodes jusqu'à l'an 451
8	155	119:6 - 26	notice sur Mahomet avec les dates de ses successeurs

1. Madame Annie Garcia-Martinez, Madame Michelle Rinaldi, Mademoiselle Cathrynke Dijkstra et le Professeur M. van Esbroeck, s.j., ont bien voulu corriger le français des versions successives de cet article.

2. J.P. N. Land, *Anecdota Syriaca*, 4 tomes, Leiden, 1862-75, t. 1, ix, 39-43, 103-122, 165-179, texte syriaque 2-24.

3. E.W. Brooks, éd., J.-B. Chabot, trad., « Chronicon miscellaneum ad annum Domini 724 pertinens », dans *Chronica minora*, C.S.C.O. III, 4, deuxième partie, deux tomes, Paris, 1904, 77-155 du texte syriaque, 61-119 de la traduction latine.

L'opinion reçue sur ce texte est exprimée par Witakowski en ces termes-ci : « Il s'agit d'une collection décousue de plusieurs documents qui n'ont même pas été rédigés, mais qui sont placés tout simplement l'un après l'autre. ⁴ » Pourtant, on voit que les rubriques une à cinq suivent quand même un certain plan :

1. Introduction géographique, qui peut faire penser à la création du monde.
2. Généalogie d'Adam jusqu'aux douze patriarches.
3. Listes des règnes de rois et de prêtres et catalogue des empires successifs.
4. Résumé, d'ailleurs sans dates, de la Chronique d'Eusèbe jusqu'à Constantin le Grand, avec un supplément au sujet de la naissance du Christ.
5. Continuation de la chronique jusqu'à la trentième année d'Héraclius, soit l'an 639/40, selon la datation acceptée ⁵.

Witakowski déclare au même endroit que le résumé d'Eusèbe serait un travail sans valeur, parce que la chronologie a été omise. Mais on a le droit de raconter l'histoire sans donner de dates, si on s'intéresse non pas aux dates, mais à la séquence des événements. La Chronique d'Eusèbe ne fut pas traduite en syriaque en entier avant Jacques d'Édesse, vers la fin du septième siècle ⁶ ; un écrivain contemporain d'Héraclius semble avoir voulu donner au moins une idée de son contenu à ses lecteurs syrophones. D'ailleurs, cet écrivain a compris, bien avant Jacques d'Édesse, qu'Eusèbe avait tort en ce qui concerne la date de la naissance du Christ ⁷. Juste avant le commencement du résumé d'Eusèbe, aux pp. 97-98 du texte syriaque et 78 de la version latine, le rédacteur de ces matériaux divers introduit comme suit sa propre personne dans le récit :

« Car l'an trois cent neuf de l'ère d'Alexandre le Macédonien eut lieu l'Épiphanie de notre Sauveur dans le monde et il fut dans le monde pendant trente-trois ans, selon le témoignage que nous avons

4. W. Witakowski, *The Syriac Chronicle of Pseudo-Dionysius of Tel-Mahrê : A Study in the History of Historiography* (Studia Semitica Upsaliensia, 9 ; Uppsala, 1987), 80-81 : « It is a loose collection of several documents, which are not even redacted, but merely placed one after the other ». J'ai donné mes raisons pour préférer le nom de la "Chronique de Zuqnin" dans une recension de ce livre, publiée en *Abr-Nahrain*, 28, 1990, 142-150. Witakowski partage donc l'opinion de Baumstark, mais ce dernier adopte une attitude plus dédaigneuse encore envers le compilateur : [K.] A. Baumstark, *Geschichte der syrischen Literatur mit Ausschluß der christlich-palästinensischen Texte*, Bonn, 1922, 182-183, 247 (cette page présente deux fautes : Qédar était près de Rhésaina, non de Batné, et le ms ne fait point mention de la mort d'Héraclius), 274. I. A. Baršawm, *Al-lu' lu' al-manšūr fī ta' rīḥ al-'ulūm wa-'l-ādāb al-suryāniyya = Histoire des sciences et de la littérature syriaque* (Homš, 1943 ; reprinted : Aleppo, 1956 ; Baghdad, 1976 ; Glane, 1987) [en arabe], 278, N° 85 ; dans la traduction syriaque par P. Y. Dōlabāni, *Ktōvō d-vērullē bḏirē d-'al mardūt yulpōnē sūryōyē hḏirē*, Qamishly, 1967, 360, N° 90), identifie le rédacteur du livre entier avec le prêtre Thomas : « Il a composé une histoire chronologique de l'an 512 jusqu'à la conquête arabe de certaines régions de la Syrie l'an 636 et jusqu'à la mort d'Héraclius l'an 641 [à vrai dire, il n'y est point question de la mort d'Héraclius] ; et il y cita des extraits de la Chronique d'Eusèbe et d'autres sources sur les tables de la chronologie. »

5. Dans un livre de textes syriaques en traduction anglaise qui va paraître aux presses universitaires de Liverpool au cours de l'année 1992 sous le titre *The Seventh Century in Syriac Chronicles and Apocalypses*, on trouvera une définition plus exacte des "rubriques" de notre chronique, qui y figure sous le nom de "Texte N° 2".

6. P. Keseling, « Die Chronik des Eusebius in der syrischen Überlieferung », *Oriens Christianus. Halbjahrshefte für die Kunde des christlichen Orients*, III 1, 23-48, 223-224 ; III 2, 33-56, Leipzig, 1927.

7. F. Nau, « Lettre de Jacques d'Édesse à Jean le Stylite sur la chronologie biblique et la date de la naissance du Messie », *Revue de l'Orient Chrétien*, 5, 1900, 581-596.

trouvé dans un livre digne de foi qui appartient aux archives d'Édesse, lequel ne contient point d'erreurs et qui donne des informations dignes de foi sur toute chose. »⁸

Mais si une date aussi centrale de la chronologie d'Eusèbe est fautive, quelle valeur attribuer au reste de sa chronologie ? L'écrivain contemporain d'Héraclius a cru devoir supprimer ces dates douteuses. On dut attendre les travaux de l'infatigable Jacques d'Édesse pour mettre la chronologie d'Eusèbe à jour.

Cette remarque au sujet de la date de naissance du Christ commence par le mot "Car ...". Ce qui la précède, est une récapitulation chronologique de la période entre Adam et la mort de Constantin, qui aurait vécu trente-trois ans, comme le Christ, suivie d'une récapitulation chronologique de l'histoire de la ville sainte, Jérusalem, de sa fondation par Melchisédech jusqu'à sa destruction par les mains de Tite. Or, à la fin de la cinquième rubrique il y a un passage, auquel nous aurons lieu de revenir, qui ressemble par son caractère de récapitulation à celui servant d'introduction au résumé d'Eusèbe ; mais il introduit aussi un élément nouveau, qui le lie étroitement avec la sixième rubrique. C'est dire que, malgré son caractère apparemment fragmentaire de miscellanées, la sixième rubrique appartient à la même rédaction que les rubriques précédentes.

Il est donc évident qu'il n'y a point lieu de nier absolument, comme le font Baumstark et Witakowski, qu'on ait rédigé les divers documents qui forment cette chronique. On verra que même la liste de synodes ecclésiastiques sous la septième rubrique s'harmonise avec le reste et s'achève en nous fournissant la clé de l'ensemble : une condamnation raisonnée du concile de Chalcédoine. Après cette condamnation, on peut lire en encre rouge le mot "Fin" ; et quoiqu'il y ait plusieurs en-têtes insérés auparavant dans le texte, c'est ici la première fois qu'on insère ce mot de clôture définitive. C'est un indice de plus que la septième rubrique, elle aussi, appartient à la grande conception qui a amené un écrivain contemporain d'Héraclius à rassembler tous les renseignements contenus dans ce livre, exception faite de la dernière feuille. Car à part la liste des califes jusqu'à l'an 724 de l'ère chrétienne, il n'y a aucune autre date postérieure à Héraclius dans tout le livre. Et cette liste a été ajoutée, c'est évident, après la fin du texte majeur⁹.

Ces réflexions suscitent à bonne raison des doutes au sujet de l'opinion reçue sur ces prétendues miscellanées. Si l'on veut approfondir la question en étudiant de plus près le contenu du texte, on fera bien de chercher des traces concrètes de cette rédaction dont Witakowski nie l'existence. Je me propose de me concentrer sur la sixième rubrique, qui semble la plus fragmentée de toutes, mais qui n'est subdivisée par aucune sous-rubrique ou division interne explicite. Ce qui est encore plus remarquable, c'est le fait que son titre, que tous les érudits passent sous silence, nie déjà la thèse de Land, Baumstark et Witakowski. Je le traduis comme suit : « Note exégétique (ces deux mots traduisent le seul mot syriaque *sūkōlō*) qui, sous forme d'annales, contient des informations concernant des matières très diverses, à commencer par un tremblement de terre à Antioche. » Pour faciliter l'analyse de cette rubrique "exégétique", j'y ai apporté des divisions en sections allant de un à huit :

8. L'ère d'Alexandre, c'est-à-dire l'ère des Grecs, soit Séleucide, qui commence le 1^{er} octobre 312 avant le Christ ; donc il s'agit ici de l'année qui commença le 1^{er} octobre de celle que nous appelons l'an 3 avant Jésus-Christ.

9. Dans *The Seventh Century*, je traiterai cette liste (texte N^o. 8) comme un document indépendant.

N°	Commence	Contenu
1	p. 140, AG 767	Deux secousses à Antioche AD 456 et 460
2	p. 143, AG 814	Neuf renseignements datés entre AD 503 et 562
3	p. 143, AG 881	Une dispute concernant le Carême, une victoire du roi chrétien arabe Al-Mundhir et une secousse, AD 570-1
4	p. 143	Remarque au sujet du centurion auprès de la Croix de Jésus
5	p. 143, AG 823	Notice sur Sévère d'Antioche, Jean de Tella et Jacques de Saroug
6	p. 144, AG 876	Sept renseignements allant de AD 565 à 632 et six renseignements datés entre AD 362 et 459
7	p. 145, AG 871 ¹⁰	Vingt-six renseignements allant de AD 560 à 636
8	p. 148, AG 343	Trente-et-un renseignements allant de AD 32 à 529

Le prêtre Thomas

Il y a un point de départ qui saute aux yeux à la fin de la section 7, sous l'an 947 des grecs :

« Les Arabes ont envahi toute la Syrie et sont descendus jusqu'en Perse, qu'ils ont conquise. Les Arabes sont montés sur la montagne de Mardin, où ils ont tué beaucoup de moines à Qédar et à Bnôtô. C'est là qu'a trouvé la mort Siméon, moine bienheureux et portier de Qédar, le frère du prêtre Thomas. »

Trois savants, Land, Baumstark et le patriarche syriaque orthodoxe Afrem Barşawm, ont tiré de ce texte la même conclusion : ils ont été persuadés que le prêtre Thomas en était l'auteur et qu'il s'agit là d'une signature personnelle insérée dans un récit historique contemporain ¹¹.

La confrontation de la tragédie familiale du prêtre Thomas avec les événements mouvementés qui ont précédé de peu l'une des révolutions les plus importantes de l'histoire du monde — à savoir la conquête arabe du Proche-Orient — précise, d'une façon qui ne peut guère tromper, la position qu'occupait, dans la "salle de théâtre historique", celui qui observait ce drame grandiose et qui avait ses raisons personnelles pour s'y sentir engagé. La mort de Siméon et le nom de son frère Thomas ressortent d'autant plus clairement du texte, qu'ils sont suivis d'une césure abrupte.

Ce sont là les arguments qui m'ont convaincu que Land, Baumstark et Barşawm ont raison, lorsqu'ils identifient l'auteur de cette section avec le prêtre Thomas. Pourtant aucun de ces savants n'a senti le besoin de justifier son identification avec des arguments suffisants. C'est peut-être pour cela qu'on a négligé l'importance potentielle de cette connaissance. Je vais l'approfondir ici en examinant d'abord cette septième section de la sixième rubrique, qui a été si clairement scellée par son auteur.

La section 7 forme une chaîne de faits mis en ordre chronologique et qui possède une certaine unité de style et une continuité interne. Cette section commence assez abruptement en l'an 871 des Grecs, avec la deuxième conquête perse d'Antioche. A partir de l'an 902 des

10. La date de la conquête d'Antioche est AD 540 et on pourrait supposer que la date AG 871 est altérée, puisque la confusion du chiffre 50 avec celui de 70 en syriaque est possible.

11. Land, *op. cit.*, 168 ; Baumstark, *op. cit.*, 247 ; Barşawm, *loc. cit.*

Greco, le prêtre Thomas nous renseigne aussi sur les Indictions byzantines, soit le cycle de quinze ans selon lequel l'administration fiscale byzantine réglait la mise à jour de ses archives. Cependant, on lit sous l'an 920 des Grecs, identifié à cet endroit avec la dixième Indiction, qu'au cours de l'été les Perses ont pris les villes de Mardin et de Rhésaina. Or, c'est près de ces deux villes-là que se trouvaient les monastères de Qédar et de Bnôtô, auxquels le prêtre Thomas était si étroitement lié. La prise de ces villes rompit le contact entre l'auteur et l'administration byzantine.

Après cet événement, Thomas ne nous renseigne plus sur les Indictions byzantines, jusqu'à l'an 947 des Grecs, septième Indiction. Cette année et la dernière année de cette section, soit les vingt-quatre mois allant du mois d'octobre de l'an 633 jusqu'au mois de septembre de l'an 636 après Jésus-Christ, tombent dans la période où la Mésopotamie du nord avait été reconquise par l'empereur de Byzance. Donc pendant toute la période où sa propre patrie ne ressortissait plus à l'administration byzantine, Thomas ne nous renseigne point sur l'année administrative des byzantins. On peut y voir une certaine confirmation de son identité, parce que c'est avec la perte des villes proches du monastère où vivait son frère que le prêtre Thomas cesse de faire mention des Indictions. Elles n'étaient plus actuelles pour ses informateurs locaux et pour lui-même, du moment qu'on versait les impôts annuels à un autre roi.

Le couvent de Qennešré

Les deux dernières Indictions byzantines dans le récit de Thomas correspondent presque exactement aux ans des Grecs donnés par lui. Mais il se trompe en disant que l'an 915 des Grecs correspond à la neuvième Indiction et l'an 920 à la dixième Indiction. Il est probable qu'il ne faisait pas encore, à cette époque-là, ses propres notices historiques, puisque ce n'est que vingt-cinq ans plus tard, qu'il introduit sa personne dans le récit. L'erreur est due à sa dépendance d'autres sources d'information. L'une de ces sources était sûrement le couvent de Qennešré. Les renseignements sous l'an 920 des Grecs proviennent d'un observateur qui habitait tout près de là. Il nota que la glace formait de grandes flottes sur le fleuve qui empêchèrent les bateaux de le traverser pendant six jours. Or le couvent de Qennešré était situé sur la rive gauche de l'Euphrate.

Le bulletin que donne le prêtre Thomas sous l'an 934 des Grecs montre qu'il entretenait des contacts avec Qennešré. Il s'agit de la mort d'une vingtaine de moines de ce couvent en Crète à la suite d'une invasion slave de cette île. Le couvent de Qennešré était un centre de culture hellénistique et autochtone, où furent formés plusieurs chroniqueurs syriaques. Ces deux faits rendent vraisemblable l'hypothèse que les renseignements concernant l'hiver rigoureux de l'année 920 des Grecs dérivent eux aussi de Qennešré. Il est probable que c'est grâce à ses contacts avec Qennešré que Thomas jouissait d'une telle richesse de renseignements et peut-être est-ce aussi la raison pour laquelle il pensa à les recueillir dans un livre ¹².

L'existence de contacts entre un prêtre dans la région de Rhésaina et le couvent de Qennešré n'a rien d'étonnant. Thomas nous renseigne lui-même sur sa visite aux archives d'Édesse, pour consulter ce livre admirable qui ne disait que la vérité en matière

12. On peut même placer Thomas dans la tradition chronographique d'où sortit Jacques d'Édesse, puisque le travail de Jacques sur la Chronique d'Eusèbe forme une continuation de la critique de Thomas à propos de la date de naissance du Christ.

chronologique¹³. La présence de plus de vingt moines de Qennešré dans l'île de Crête en 934 des Grecs, nous fera penser, même si nous ne connaissons pas le motif de leur présence là-bas, à une donnée universelle bien connue concernant le monachisme. Un grand couvent devait participer au commerce et envoyait pour ce motif des groupes de moines dans les ports voisins et même à l'extérieur. Le couvent de Qennešré ne formait certainement pas une exception à cette règle. Il se trouvait près des deux routes qui mènent d'Antioche à Rhésaina, dont l'une traverse l'Euphrate près de Mabboug, l'autre à Zeugma. L'emplacement de ce couvent avait été choisi par un abbé de la région d'Antioche, Jean. Devant la persécution chalcédonienne il dut se réfugier avec ses moines au-delà de l'Euphrate et de mettre le pied dans un diocèse où l'on résistait encore au concile de Chalcédoine¹⁴.

Cette situation favorable a stimulé plus que toute autre chose la vie économique et culturelle de la communauté monastique de Qennešré. On ne doit pas sous-estimer le niveau intellectuel d'un prêtre qui au septième siècle entretenait des contacts avec ce véritable haut-lieu des études scientifiques.

Le couvent de Qennešré se trouvait donc à l'est de l'Euphrate, assez près de la rivière. C'est un renseignement que nous devons à l'acribie de Yāqūt¹⁵. En outre, la Vie inédite de Théodote d'Amida, mort en l'an 698 après Jésus-Christ, montre que même un patriarche qui allait bientôt mourir de vieillesse, pouvait passer une partie de ses journées dans une grotte sur la rive du fleuve et ne rentrer que le soir au couvent de Qennešré, après avoir entendu sonner la simandre, pour la salutation habituelle des frères¹⁶. En effet, la plupart des patriarches au septième siècle avaient leur résidence officielle au couvent de Qennešré¹⁷. Lorsque l'Euphrate devint, au cours de l'hiver de l'an 921 des Grecs, la frontière entre Byzance et la Perse, ce changement eut une conséquence importante pour le couvent. Désormais cette communauté, qui formait le premier château-fort de l'opposition à la politique religieuse d'Héraclius, se trouvait en territoire perse.

Le fait que Qennešré a influencé les activités littéraires du prêtre Thomas aide à expliquer pourquoi le traité d'Arabissos en 629 joue un rôle central dans sa chronique : ce traité visait à rétablir la frontière sur l'Euphrate. Les historiens byzantins n'ont pas rendu

13. Il est possible qu'il s'agisse de la Chronique d'Édesse, écrite en 540 après Jésus-Christ, mais aussi que ce soit une source commune de Thomas et de la Chronique d'Édesse. Il me semble fort possible qu'il y ait eu à Édesse une œuvre de référence dans laquelle plusieurs chroniqueurs syriaques ont puisé. Il est certain qu'il existait quelque part une liste assez exacte d'éclipses de soleil, que chaque chroniqueur syriaque a pu utiliser pour faire une sélection qui convenait à ses intentions (voir mon *Seventh Century*, en appendice).

14. F. Nau, *Vie de Jean bar Aphthonia*, Paris, 1902.

15. Yāqūt, *Mu'ğam al-buldān* (Encyclopédie géographique), éd. F. Wüstenfeld, 6 tomes, Leipzig, 1866-1873, [en arabe] II, 688, traduite en français par R. Duval dans Nau, *Vie de Jean bar Aphthonia*, 12.

16. A.N. Palmer, *Monk and Mason on the Tigris Frontier : The Early History of Tur 'Abdin*, University of Cambridge Oriental Publications, 39 ; Cambridge, 1990, 89. Pour la Vie de Théodote, voir A. Vööbus, « Découverte de la biographie de Théodote d'Amid par Šem'ōn de Samosate », *Le Muséon* 89, 1976, 39-42 ; A.N. Palmer, « The Anatomy of a Mobile Monk », *Papers of the 1983 Oxford Patristic Conference, Studia Patristica XVIII*, ii : *Critica, classica, ascetica, liturgica*, éd. E. Livingstone (Kalamazoo et Leyden, 1989), 255-260 ; *id.*, « Saints' Lives with a Difference : Elijah on John of Tella (d. 537) and Joseph on Theodotos of Amida (d. 698) », *IV Symposium Syriacum 1984 : Literary Genres in Syriac Literature. Orientalia Christiana Analecta* 229, 1987, 203-16 ; *id.*, « The Garšūnī Version of the Life of Theodotos of Amida », dans les *Actes du troisième congrès international des études arabes chrétiennes, Louvain-la-Neuve, Septembre, 1988* (à paraître). L'édition critique est presque achevée.

17. Voir Palmer, *Monk and Mason*, ch. 5.

compte de ce fait, parce que en réalité les Romains ont récupéré la Mésopotamie des Perses pendant le règne du roi Široé. C'est avec Šahrvarāz, le successeur de Široé, qu'Héraclius avait conclu le traité¹⁸. Il aurait peut-être rendu la Mésopotamie à Šahrvarāz, si seulement celui-ci n'avait pas été assassiné tout au début de son règne. Ce sacrifice de territoire faisait partie d'un plan qui devait assurer la succession du fils de Šahrvarāz et l'introduction de la foi chrétienne en Perse¹⁹. Lorsqu'ils comprirent que la succession souhaitée n'aurait pas lieu, les Romains ont retenu le territoire en question. On peut quand même constater qu'à l'époque où Šahrvarāz accéda au trône de la Perse, il y eut, selon notre chronique, une migration de la population de la Mésopotamie vers l'ouest²⁰. Cela pourrait bien s'expliquer par le fait qu'à ce moment on croyait encore que la Mésopotamie deviendrait la propriété de la Perse.

Une éclipse de soleil et un tremblement de terre

Le tremblement de terre violent qui précéda le traité d'Arabissos n'est point le seul phénomène naturel que nous raconte le prêtre Thomas, comme l'exige d'ailleurs le genre chronographique. Nous avons lu sa description de l'hiver extrême de l'an 920 des Grecs. Cet hiver fut suivi de la conquête persane de la Mésopotamie. Un autre phénomène, d'ailleurs assez peu naturel, est l'éclipse simultanée du soleil et de la lune, le quinze septembre de l'an 938 des Grecs. Or la lune ne peut guère occulter le soleil à nos yeux au moment même où la terre projette un cône d'ombre sur elle ! D'ailleurs, les calculs des astronomes ont montré qu'il n'y eut en Syrie en automne de 627 aucune éclipse. Pourtant, le cône d'ombre de la lune est en effet tombé, cette année-là, sur la surface de la terre ; mais c'est la Chine qui a été assombrie, non pas la Syrie. Et cela est arrivé le quinze octobre, non pas le quinze septembre²¹.

Il est incroyable qu'une éclipse imaginaire aurait été si proche d'une éclipse réelle. Donc, le prêtre Thomas avait, si invraisemblable qu'il puisse paraître, des renseignements quelque peu inexacts qui avaient leur origine en Extrême-Orient. Il faut se souvenir, qu'une éclipse de soleil, comme un hiver extrême ou un tremblement de terre violent, signalait, selon les Anciens, ou bien la colère de Dieu, ou bien un événement formidable, quelque part sur la face de la terre. Les rois mages n'étaient-ils pas venus des extrémités de la terre pour voir ce que signifiait l'astre de Bethléem ? Il n'y a donc point lieu de s'étonner du fait qu'on s'est raconté la date de l'éclipse de soleil en Chine, de marchand en marchand, tout au long du chemin de la soie, à travers l'Afghanistan, la Perse et la Syrie, pour terminer, après avoir

18. La chronique de 1234 aurait donc tort, selon moi, lorsqu'elle dit que les traités conclus avec Šahrvarāz et avec Široé étaient identiques en ce qui concernait le territoire à rendre : *Anonymi auctoris chronicon ad annum Christi 1234 pertinens*, éd. J.-B. Chabot, 2 tomes = CSCO 81, 82, Paris, 1920, 1916, t. 1, 235. Il est possible qu'il y ait eu une ambiguïté voulue dans la rédaction du traité d'Arabissos en ce qui concerne la définition du territoire qui autrefois appartenait aux Romains.

19. Voir plus bas, sous le titre « La conversion de la Perse ».

20. Voir la section 6 de la rubrique 6, après la mort du patriarche Athanase en AG 942: « A cette époque-là le peuple émigra de la région à l'est de l'Euphrate. »

21. Hofrath Prof. Th. Ritter von Oppolzer, *Canon der Finsternisse* (Denkschriften der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften : mathematisch-wissenschaftliche Classe, 52 ; Vienna, 1887) ; F.K. Ginzel, « Astronomische Untersuchungen über Finsternisse », *Sitzungsberichte der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften*, II. Abtheilung, 88, 1883, pp. (629-755) = 1-127 ; H. Mucke and J. Meeus, *Canon of Solar Eclipses -2003 to +2526*, Vienna, 1983 ; D.J. Schove, in collaboration with A. Fletcher, *Chronology of Eclipses and Comets AD 1-1000*, Woodbridge, 1984. À John North et H. Butcher (Groningue) est due ma reconnaissance profonde pour leurs avis au sujet des éclipses de soleil.

franchi l'Euphrate tout près du couvent de Qennešré, dans les ports d'Antioche et de Lattaquié.

Or, quatre mois après l'éclipse, au moment même peut-être où la nouvelle pénétra jusqu'au prêtre Thomas à Rhésaina, le roi des rois de la Perse, Chosroès, qui "avait vaincu toute la terre" (pour citer Victor Hugo tout en traduisant le prêtre Thomas), a rendu l'esprit. Une chaîne de communication commencée en Chine dans une langue toute autre que celle de la Syrie a bien pu provoquer une petite distorsion du renseignement en route. Le phénomène a été exagéré et changé, en ce qui concerne le mois exact de son occurrence, par ce jeu mondial du "téléphone arabe", que l'on appelle en anglais, assez convenablement, "Chinese Whispers", soit "les chuchotements chinois". Et une fois de plus, le prêtre Thomas fait suivre un phénomène de la nature d'un événement historique de format mondial.

On se serait donc attendu à ce qu'en l'an 940 des Grecs le tremblement de terre violent ait été suivi d'un événement d'un pareil éclat, ou plutôt d'une pareille occultation. Ce que nous lisons là est l'une des clés, soutiendrai-je, des intentions sous-entendues de l'auteur ²².

« Au mois de juillet de la même année Héraclius, roi des Romains, et Šahrvarāz, le patrice des Perses, se rencontrèrent dans un défilé dans le nord appelé Arabissos Tripotamos et ils bâtirent là une église nommée d'"Aryanoû". Là ils négocièrent les conditions de paix et l'Euphrate fut reconnu comme frontière entre eux. Ainsi firent-ils la paix entre eux. » ²³

Directement après ce traité de paix, et les Romains et les Perses ont été battus par une nouvelle force mondiale, les Arabes. Du moins, c'est ainsi que Thomas nous raconte l'histoire. En vérité, il a dû se passer beaucoup d'autres choses dignes de mémoire dans l'intervalle entre l'an 940 des Grecs et l'an 945 des Grecs, ou 947. Mais Thomas ne rappelle que ces deux faits, et, pour ainsi dire, en point d'orgue, la mort de son propre frère. C'est comme s'il voulait dire que le traité d'Arabissos Tripotamos fut conclu en dépit d'un avertissement divin (le tremblement de terre) et que cette désobéissance a été punie par la conquête arabe.

Trois périodes de domination hérétique

Jusqu'ici j'ai parlé de la section 7 de la sixième rubrique. La cinquième rubrique, où la défense divine et la cession de Nisibe aux Perses jouent un rôle important, commence avec Constantin et prête une attention très particulière au problème de l'arianisme au quatrième siècle de notre ère, surtout à l'arianisme de Valens. Cet empereur a expulsé les orthodoxes de leurs églises, à Édesse et ailleurs. La rubrique finit par calculer les périodes, comme le règne

22. Ce passage est l'écho de la fin de la cinquième rubrique dont nous parlions tout-à-l'heure.

23. Il est frappant de constater combien cela ressemble à ce qui a été écrit, déjà vers la fin de la quatrième rubrique, sur le traité que fit Jovien avec les Perses après la mort de Julien l'Apostat : « C'est lui qui a effectué la paix et la sécurité, et qui a dompté l'inimitié entre ces deux puissants empires des Romains et des Perses. Et pour qu'il y ait cette paix entre eux, et pour sauver les Romains de la situation périlleuse d'où ils ne pouvaient sortir, il donna aux Perses toute la terre à l'est de Nisibe, quelques-uns des villages autour d'elle, et toute l'Arménie [...]. Au mois d'août de l'an 674 [la population de] Nisibe fut exilée dans la terre des Édesséniens, et [la ville de] Nisibe fut rendue aux Perses, vidée de ses habitants. » (Aux pages 133-134 du texte syriaque, 104 du latin.) Pourtant Jovien fut un monarque idéal pour Thomas ("il croyait au Seigneur de tout son cœur"), et Héraclius un roi hérétique. Il me semble qu'on trouve un écho de cette comparaison paradoxale vers la fin de la sixième section de la sixième rubrique. Le contexte fait ressortir l'une après l'autre: d'une part l'émigration de la population mésopotamienne, qui suivit de près la concession territoriale d'Arabissos, et d'autre part, la cession de Nisibe par les Romains aux Perses, qui eut lieu presque trois siècles auparavant.

de Valens, où l'hérésie a dominé dans l'empire ²⁴. Après l'arien Valens, ce fut Marcien, le chalcédonien, qui rétablit la domination de l'hérésie. Zénon a supprimé le schisme avec son *Hénotikon*, mais après la mort d'Anastase, Justinien a renouvelé la domination de Chalcédoine. Cette troisième occultation du soleil de l'orthodoxie ²⁵ dure encore pendant le règne d'Héraclius, en sa trentième année. C'est contre l'arrière-plan de l'hérésie sur la trône de Byzance que Thomas place son premier récit sur le traité d'Arabissos. Cela donne à toute la scène qui suit le tremblement de terre un air de menace. Dans ce contexte, la forme "Arianou" du nom de l'église bâtie par Héraclius et Šahrvarāz ne me semble pas être une simple faute de transcription ²⁶. Le vrai nom était sans doute "Eiréné", ce qui s'accorde bien avec un traité de paix. Mais le Syriaque l'a déformé pour créer un nom qui signifie : "les ariens", soit les disciples de l'hérésiarque Arius.

La déposition de Sévère

Si Thomas est non seulement l'auteur de la septième section de la sixième rubrique, mais encore le compilateur et le rédacteur des rubriques une à cinq, cela ne revient-il pas à dire qu'il a dû être aussi le rédacteur de la sixième rubrique ? Mais pourquoi Thomas coupe-t-il le récit, après avoir parlé du traité d'Arabissos, pour replonger dans le passé ? ²⁷.

Or, la première section de la sixième rubrique semble être un extrait d'un chroniqueur antiochien du cinquième siècle. Ce chroniqueur a raconté deux tremblements de terre violents qui ont eu lieu à Antioche l'an 456 et l'an 460 après J.-C. Dans ces textes est explicitée la croyance qu'un tremblement de terre violent exprime la colère de Dieu. Mais la cause précise de cette colère n'y est pas indiquée. L'indice qui nous manque dans la première section, nous le trouvons cependant dans la troisième. Là, sous l'an 881 des Grecs, on lit ce passage assez énigmatique :

« Il y eut par toute la Syrie un conflit au sujet du Carême. Le peuple fut divisé, parce que les uns firent commencer le Carême le dix-sept février, tandis que les autres reconnurent le vingt-quatre février comme le début du Carême. Cependant, tout le peuple a célébré Pâques ensemble. La même année, le jeudi de l'Ascension, Al-Mundhir a déclaré la guerre. Dieu aida Al-Mundhir à battre Qabous et la Croix fut victorieuse. L'année suivante, il y eut un tremblement de terre au mois de novembre et une grande secousse, dans lequel à peu près toute la ville d'Antioche fut détruite, avec Séleucie et les deux Cilicies, cinquante-huit ans après que Sévère ait quitté son siège. Le centurion qui surveillait notre Seigneur sur la Croix était Longin. Il perça le côté de notre Seigneur, mais

24. C'est là la récapitulation dont j'ai parlé plus haut.

25. C'est moi, et non pas l'auteur, qui rappelle l'image d'une éclipse à ce propos.

26. A la fin de la cinquième rubrique, dans le même contexte, on lit les lettres syriaques ܐܪܝܢܘܐ au lieu du nom "Eiréné", que l'on devrait transcrire : ܐܝܪܝܢܝܐ ou ܐܝܪܝܢܝܐ. Or, ܐܪܝܢܘܐ peut être lu comme *aryanō*, "arien", mais aussi comme *aryōnō*, "lépreux".

27. C'est là un technique dont s'est servi l'auteur d'une inscription chronographique à Ehnèche sur l'Euphrate, qui inséra la Passion du Christ dans son récit d'histoire contemporaine avec une intention qui ne peut être que typologique. Voir A.N. Palmer, « The Messiah and the Mahdi : History Presented as the Writing on the Wall », à paraître dans H. Hokwerda et E. Smits (éds.), *Polyphonia Byzantina : Studies in Honour of W.J. Aerts*, Groningen, 1993. Cette inscription suscite chez Baumstark (*op. cit.*, 274, note 3) la même impatience que notre chronique ; l'incompréhension de ce savant, aveugle pour l'intention typologique de ces chroniques, l'exaspère à tel point, qu'il ridicule l'auteur. La stupidité qu'il attribue au compilateur excuse Baumstark d'expliquer pourquoi on aurait pensé à créer une œuvre sans but et sans structure. Déjà Land se trouvait obligé d'accentuer son irrationalité en le qualifiant de "stultissimus homo" (*op. cit.*, ix).

finalement il crut et mourut en martyr. Le patriarche Sévère fut consacré au mois de novembre, dans la cinquième Indiction, l'an 823 des Grecs. »

La notice sur Sévère continue pendant quelques lignes, mais je m'arrête ici pour examiner ce passage bizarre. La connection faite entre le tremblement de terre et la déposition de Sévère est manifestement artificielle. D'abord, quel trait d'union peut-il y avoir entre une déposition et un tremblement de terre cinquante-huit ans plus tard ? Ensuite, si l'on soustrait cinquante-huit ans de l'an 882, on arrive à 824, soit l'an 512/513 après J.-C. C'est l'année, non de la déposition de Sévère, mais de sa consécration, que notre écrivain place cependant (inexactement ?) ²⁸ en novembre de l'an des Grecs 823, soit l'an 511 après J.-C. ; et le mois de sa consécration correspond au mois du tremblement de terre.

Il ne faut pas être trop méticuleux en lisant cette rubrique qui prétend avoir un caractère exégétique. Ce qui suit concernant le centurion Longin montre qu'on a ici affaire à un riche symbolisme, non pas à une sèche chronologie. On n'oubliait pas chez les jacobites que la consécration de leur vedette théologique et grand confesseur, Sévère d'Antioche, eut lieu au mois de novembre. Le tremblement de terre de ce mois peut donc faire penser un jacobite à Sévère, et il conclura peut-être que la colère de Dieu a à faire avec ce patriarche. Pourtant, ce n'est pas à cause de sa consécration que Dieu est fâché, selon les jacobites, mais justement à cause de sa déposition. C'est cette déposition qui a inauguré la dernière période de domination hérétique dans l'église.

Si l'on se demande maintenant quel fut le péché pour lequel Dieu punissait les Antiochiens au milieu du cinquième siècle, comme le raconte l'extrait avec lequel la sixième rubrique commence, on peut répondre que la doctrine de l'école théologique d'Antioche, qui a triomphé à Chalcédoine en 451 après J.-C., en fut la cause. Quant à la déposition de Sévère d'Antioche, elle aussi a été causée par la domination renouvelée de Chalcédoine auprès du trône.

La théologie de Chalcédoine ne peut certes pas être confondue avec l'arianisme. Pourtant, un jacobite aurait pu réduire le débat entier à l'opposition entre les orthodoxes de tradition alexandrine, qui ont toujours mis l'accent sur la divinité absolue du Christ (conciles de Nicée, Constantinople, Éphèse) et ceux qui soulignaient l'humanité de Jésus (les ariens, concile de Chalcédoine). La ville d'Antioche aurait pu être vue, par extension, comme la mère de cette dernière école de pensée.

La victoire de la Croix

Le symbolisme de la troisième section de la sixième rubrique va plus loin. Le peuple se divise sur une question liturgique, mais se réunit à temps pour célébrer ensemble la fête de la victoire du Christ sur la Croix. Après cela, un Arabe chrétien jacobite, Al-Mundhir, gagne une victoire à l'aide de la Croix. Et ensuite, Dieu, qui soutient le roi arabe, punit des villes importantes des Byzantins, parce qu'il est fâché des conséquences de la déposition de Sévère. Et, enfin, Longin, un soldat, bien qu'il ait été le meurtrier du Christ, devient croyant et gagne la victoire de la Croix sous la forme du martyr. Si l'on rapporte toutes ces références directes et indirectes à la victoire de la Croix au temps où écrivait Thomas, on y trouvera la clé de l'énigme...

28. Sans avoir recherché toutes les sources, je ne saurais dire si la date de 512, généralement citée pour la consécration de Sévère, est sûre.

C'était l'an 640 après J.-C. en Mésopotamie du Nord : de la victoire de la Croix aucun signe. Le Dieu des batailles semble prêter son aide au roi des Arabes, comme il le prêta autrefois au roi arabe Al-Mundhir. Seulement, cette fois-ci, le roi arabe n'est pas croyant. Il bat le roi chrétien sur tous les fronts. A la veille même de la composition de notre chronique, il a conquis la Mésopotamie du nord. Les chrétiens de cette région se demandent pourquoi. Le prêtre Thomas leur donne une réponse : c'est à cause de la foi chalcédonienne de l'empereur de Byzance que les Arabes impies, meurtriers des moines, triomphent. Mais il n'est pas encore trop tard. Le peuple chrétien, divisé pour un temps, comme autrefois la Syrie au sujet du Carême, se réunira pour célébrer ensemble le triomphe spirituel et militaire de la Croix, comme les Syriens se sont réunis jadis pour célébrer ensemble la Fête de Pâques.

Le commandant des armées byzantines, l'empereur lui-même, qui attaqua l'intégrité du Christ avec sa doctrine chalcédonienne et qui coupait les oreilles et les narines de ceux qui s'obstinaient dans leur opposition à Chalcédoine²⁹, ressemble au centurion Longin, meurtrier du Christ, qui devint pourtant croyant et gagna la couronne. Comme lui, Héraclius pourra encore, par un changement de cœur, obtenir l'aide de Dieu contre les Arabes et entrer triomphalement dans la fête eschatologique de la résurrection.

La conquête arabe

Mais si Thomas écrivit en 640 ou 641, après la conquête arabe de la Mésopotamie, pourquoi n'en fait-il pas mention ? Pourquoi son petit récit à lui seul, la septième section de la sixième rubrique, s'arrête-t-il à l'année 636 ? Pourquoi, après cela, la huitième section retourne-t-elle aux tous premiers temps de la chrétienté et finit-elle par rappeler la défaite des Romains sur l'Euphrate en 529 ? Cette défaite doit être celle dont Malalas (XVIII 461-5) rend compte en 530, tandis que Procope (*de bellis* I 17-18) la rapporte en 531. Le général des Perses, appelé Zuraq par notre chronique, serait alors l'Azarethas des auteurs grecs. Malalas dit en effet que les Romains « remplissaient le fleuve de leurs cadavres », mais Procope déclare que les pertes de l'ennemi ne furent pas moindres. Ni l'un ni l'autre ne donne à cette défaite une importance qui justifierait la place que lui donne Thomas, à la fin de la sixième rubrique.

La réponse à la première question n'est pas difficile. Thomas ne fit pas mention de la conquête de la Mésopotamie, parce que chacun de ses lecteurs en était plus que tout vivement conscient à ce moment-là. Il n'était guère nécessaire de dire ce que tout le monde savait. Pourtant, cette conquête ne forme-t-elle l'arrière-plan sous-entendu du récit entier ?

Pour répondre à la deuxième question il sera nécessaire d'explorer à fond les connections "diagonales" qu'on peut distinguer chez Thomas à travers toute l'histoire. On a l'habitude de composer un récit historique comme on construit une édifice, en commençant par les fondations. C'est ce que fait d'abord le prêtre Thomas. Il construit une sorte de Tour Eiffel chronologique, fondée sur l'histoire universelle, dont le sommet s'amincit vers une pointe. Ce sont les rubriques une à cinq, qui finissent en racontant le traité d'Arabissos. Une fois la tour construite, on peut en retracer de façon didactique les structures internes. C'est comme si l'on regardait un architecte qui fait des gestes compliqués pour expliquer son édifice : seulement on n'entend pas sa voix. Le commentaire du prêtre Thomas est pour ainsi dire muet et exige un grand effort de la part du lecteur.

²⁹ *Chronique de Michel le Syrien*, éd. J.-B. Chabot, 6 tomes, Paris, 1899-1924, réimpression en 4 tomes, Bruxelles, 1963, IV 409 = livre XI, c. 12c.

Alors, la partie de cette explication architecturale qui nous intéresse d'abord est la transition de la mort du "bienheureux" Siméon (le frère de Thomas) aux mains des Arabes, qui est tout proche du sommet de la tour chronologique, à un nouveau point de départ dans le nœud central de l'édifice, la fondation de l'église d'Antioche par Simon Pierre et son martyr à Rome. Il y a trente-et-un renseignements chronologiques dans la section suivante, dont dix-neuf pour la période avant Constantin. Huit de ces dix-neuf bulletins concernent des martyrs et des persécutions. Si Thomas considérait son frère comme un martyr, il est possible que ce soit là qu'on doive chercher la connection avec l'apôtre dont il portait le nom.

Quels signaux trouve-t-on encore dans cette section ? On comprend sans difficulté la plupart des notices, mais il est étonnant de lire, à l'an 560 des Grecs : « Valentin, l'empereur arien, a ordonné une persécution des Chrétiens. » C'est comme si l'arien Valens avait été confondu avec le gnostique Valentin, qui vient d'être mentionné. En plus la persécution des orthodoxes par Valens a été identifiée avec la persécution des chrétiens par l'empereur Décus. Cette persécution aurait été suivie par une invasion simultanée des Perses à l'est et des barbares dans le nord. La persécution suivante est celle d'Aurèle, qui fut puni directement par Dieu. C'est une indication que l'invasion des Perses et des barbares doit être considérée comme punition divine provoquée par la persécution des chrétiens. Thomas raconte encore la persécution de l'Église sous Dioclétien et le triomphe de l'Église sous Constantin. A la fin de cette section, Thomas montre que la persécution de l'an 519, qui a introduit la période "anti-orthodoxe" continuée encore sous son contemporain Héraclius, fut suivie, elle aussi, par une punition divine : d'abord le déluge d'Édesse en 525 et ensuite la défaite sur l'Euphrate ³⁰.

Nous avons cru pouvoir soutenir que Thomas regarde l'arianisme et le chalcédonianisme, malgré leurs grandes différences, comme diverses manifestations d'une même tendance à dégrader la divinité du Christ. Thomas aurait pu voir la religion des Arabes conquérants comme une conséquence extrême de cette tendance, qui avait pour les Jacobites beaucoup en commun avec le judaïsme. Dès le premier rencontre avec les musulmans il était évident pour les chrétiens que ceux-là rejetaient la consubstantialité de Jésus et de Dieu et toute la doctrine du salut par la Croix. Pourtant ils avaient obtenu une victoire qui mettait celles d'Héraclius à l'ombre, malgré leur doctrine hérétique. Car pour Thomas, qui les avait vu tuer son "bienheureux" frère, il aurait été impossible de croire que les Arabes avaient obtenu la victoire comme un signe de la faveur divine. Il croit plutôt que la conquête arabe est une punition du chalcédonianisme d'Héraclius et peut-être considère-t-il leur religion comme un miroir, qui doit montrer à Héraclius les conséquences logiques de sa doctrine. En quelque sorte, le frère martyrisé de Thomas a témoigné, comme l'apôtre Simon, de la vérité de l'orthodoxie. Même s'il n'avait pas été le frère de l'auteur, Siméon aurait mérité une place importante dans cette chronique, en tant que martyr anti-chalcédonien.

30. A propos des bulletins pour les années grecques 830, 835 et 840, il faut signaler que la date du deuxième événement est fautive. Elle devrait, comme la Chronique d'Édesse nous le dit, être 836. Mais 835 marque la position moyenne exacte entre 830 et 840. La relation peut être voulue. A cause de la persécution renouvelée des opposants à Chalcédoine, Dieu a infligé à Édesse un déluge catastrophique. Édesse, en faisant rayonner dès le quatrième siècle la légende d'Abgar et de sa cité divinement fortifiée, s'était appropriée le droit de symboliser l'invincibilité de la Rome nouvelle chrétienne. (Voir mon article « King Abgar of Edessa, Eusebius and Constantine », en H. Bakker, éd., *The Sacred Centre as the Focus of Political Interest*, Groningue, 1991, à paraître). Un déluge à Édesse était donc un avertissement indirect pour l'empire entier. L'empereur l'a négligé, ce qui eut la conséquence suivante: les Perses battirent les Romains sur l'Euphrate et ses soldats romains, comme les citoyens d'Édesse, furent noyés dans les flots.

Est-ce une coïncidence si la bataille de la rivière le Yarmouk, défaite décisive des Romains en Syrie, qui eut lieu en l'an 636 après J.-C., et dont une des conséquences fut la razzia des Arabes dans la montagne de Mardin, où le frère de Thomas fut tué, ressemble à la défaite de l'an des Grecs 840, soit l'an 529 après J.-C., pendant laquelle la plupart des soldats romains furent noyés dans une rivière? ³¹ Et est-ce aussi une coïncidence si ce parallèle suit de près le récit de Thomas sur l'an 636 du Christ? D'ailleurs, la bataille des Romains et des Perses sur l'Euphrate précédait précisément de cent ans, selon Thomas, le traité entre les Romains et les Perses à Arabissos, qui fixa une nouvelle frontière sur l'Euphrate.

La conversion de la Perse

A vrai dire, nous n'avons pas encore expliqué pourquoi ce traité d'Arabissos a pu tant irriter Dieu, ni pourquoi le prêtre Thomas en fait dépendre tant de choses. Ici il est nécessaire de se référer à l'article de Mango sur "Héraclius, Šahrvarāz et la Vraie Croix" ³². Mango y soutient, avec une cohérence admirable, la thèse selon laquelle Héraclius aurait adopté comme but la conversion de la Perse par des moyens paisibles, en commençant par le roi des rois. Le fils de Šahrvarāz étant chrétien, il était utile d'aider son père à gagner le trône, pour qu'il puisse jouir de la succession. Pour obtenir cela, on était prêt à faire des concessions réelles, même territoriales, comme le démontrerait le traité d'Arabissos. On était même prêt à faire des concessions sur le plan religieux. En Perse, seule l'église nestorienne était en état d'adopter le rôle d'église impériale de l'empire chrétien des Perses. Donc il fallait faire de l'œcuménisme envers les Nestoriens au nom de l'économie théologique. Héraclius se montra beaucoup plus ouvert pour leur confession de foi, que pour celle des Jacobites. Loin de persécuter les Nestoriens, il communia avec eux ³³.

Il est possible que le prêtre Thomas ait su ce qu'Héraclius se proposait d'accomplir et qu'il ait représenté le pacte d'Arabissos comme symbole de cette alliance pour ainsi dire "infernale" entre un empire chalcédonien et un empire potentiel nestorien ³⁴. Cette alliance aurait trouvé son expression à Arabissos même dans la construction d'une église par le roi des Romains et le futur roi des Perses. Mais, pour le prêtre Thomas, cette église, loin d'être un symbole de la paix entre les empires, était le symbole de l'arianisme, conçu comme archétype de l'hérésie dans l'église. Rappelons à ce propos que l'arien Valens se trouve transformé, dans la huitième section, d'une façon presque surréaliste, en contemporain et homonyme de Valentin, l'hérésiarque gnostique. Le triomphe mondial de l'"arianisme" sous cette forme nouvelle entraînerait sûrement avec lui l'élimination des Jacobites, qui se trouveraient moulus entre la pierre supérieure et la pierre inférieure ³⁵. C'est pour éviter cela que Dieu fait

31. Théophane, *Chronographie*, AM 6126; *Chronique de 1234*, 250-251 = mon *The Seventh Century*, texte N° 11, § 67; *Chronique de Michel*, 416 = XI.6a.

32. C. Mango, « Deux études sur Byzance et la Perse sassanide : I. L'inscription historique de Martyropolis [91-104] ; II. Héraclius, Šahrvarāz et la Vraie Croix [105-118] », en *Travaux et Mémoires*, 9, 1985, 91-118.

33. Pour les Jacobites, voir à la note 29; pour les Nestoriens voir la *Chronique de Séert*, p. 557.

34. Il est très probable que la connaissance de l'intention du fils de Šahrvarāz constitue le sous-entendu de la *Chronique de 1234*, 245-246 = *The Seventh Century*, texte N° 11, § 58. Voir mon article « De overwinning van het Kruis en het probleem van de christelijke nederlaag : Kruistochten en djihaad in Byzantijnse and Syrisch-orthodoxe ogen », dans H. Bakker et M. Gosman, édd., *Heilige Oorlogen*, Kampen, 1991 (~~à paraître~~).

35. L'empereur de Byzance resterait, en théorie, le vrai roi des rois, et le roi de la Perse chrétienne se comporterait envers lui comme un fils.

trionpher les Arabes. Mais si les Romains reconnaissent leur erreur, en rejetant Chalcédoine ³⁶, ils obtiendront la victoire quand-même et seront couronnés par Dieu.

Conclusion

Dès qu'il eut fini de développer cet argument, le prêtre Thomas reprit en conclusion le fil le plus significatif, selon lui, de l'histoire du monde : les synodes et les conciles de l'Église de Dieu. C'est là que l'Esprit de Dieu se communique aux hommes. Seul le concile de Chalcédoine a irrité Dieu au lieu de l'apaiser. Pour quels motifs ce concile de Chalcédoine mérite-t-il le nom d'injuste, notre chroniqueur l'explique dans la dernière section. Et il met fin à son texte avec les "trente-cinq malédictions" que les évêques signataires du symbole de Chalcédoine "avaient prononcé contre quiconque dirait qu'il y a deux natures dans le Christ après l'union."

Cette chronique forme donc une unité. Les cinq premières rubriques s'ensuivent de façon conventionnelle, rationnelle. Il y a même des liaisons entre quelques-unes des rubriques et des récapitulations intermédiaires, et dans un de ces passages, le rédacteur se manifeste. Qu'il s'agisse d'un écrivain contemporain de l'empereur Héraclius ressort de la fin de la cinquième rubrique ; et l'identité de cet écrivain se révèle de façon indirecte à la fin de section 7 de la sixième rubrique, au cours de laquelle le dernier passage de la cinquième rubrique se retrouve sous une forme presque identique. Ce fait nous oblige à essayer de chercher une signification dans la confusion de cette sixième rubrique, dont la forme est inhabituelle, "désordonnée" et fragmentée. Le titre de cette rubrique indique qu'une telle signification a été voulue.

Il faut prendre un peu de recul, en tant qu'historien social, vis-à-vis du prêtre Thomas, pour se demander quelle était la fonction concrète de son écrit dans la société. Cela pourrait nous aider à comprendre pourquoi il a adopté cette forme littéraire si étrange. Évidemment c'est un livre à lire et à relire chez soi et non un livre à lire à haute voix devant un auditoire. Il exige du lecteur un certain effort de l'imagination. Est-ce de la polémique, destinée à convaincre le clergé chalcédonien rival ? Je ne le pense pas. La connection d'un tremblement de terre avec la déposition de Sévère d'Antioche cinquante ans auparavant n'est pas de nature à convaincre un adversaire. Donc ce livre est destiné à être lu par le clergé de l'église jacobite.

Le caractère énigmatique du livre lui donna l'aspect d'un oracle, une source d'information soi-disant surhumaine, où l'on peut trouver des "preuves objectives" de ce dont on voudrait convaincre les autres. La longueur de l'introduction géographique, généalogique et chronologique semble lui confier l'autorité d'une encyclopédie où toute l'histoire est comprise ; tandis que le fait que le récit semble se fragmenter vers la fin, surtout dans la sixième rubrique, après la première mention de l'empereur Héraclius, suggère que c'est le règne d'Héraclius qui est le centre d'où rayonnent les connections diagonales qui traversent la structure verticale de l'histoire.

36. Et non seulement Chalcédoine, mais aussi le nestorianisme et l'arianisme, pour ne pas parler du judaïsme, qui, selon les Jacobites, a engendré toutes ces hérésies pour ainsi dire "anthropocentriques". D'après Jean de Damas, *De haeresibus*, 101 (P. G. 94, 765 A), l'hérésie de Mahomet dériverait en partie de l'arianisme ; et Al-Ḥasan b. Ayyūb dit des ariens : « Ce groupe se trouvait près de la vérité (qariba min al-ḥāqq). » (F. Sepmeijer, *Een weerlegging van het christendom uit de 10^e eeuw : De brief van al-Ḥasan b. Ayyūb aan zijn broer, 'Alī*, Kampen, 1985, 35 et 125 : 20-21).

Quel rôle devait jouer cette oracle historique ? Je crois que le clergé jacobite y devait trouver une explication satisfaisante, sinon pour eux, au moins pour leurs ouailles, de la défaite des Romains. Le texte ne nous autorise pas à parler des idées des laïcs en Mésopotamie de l'an 640 à 641 après Jésus-Christ. Nous ne pouvons même pas nous en servir pour pénétrer jusqu'au cœur de l'auteur, qui s'est expressément déguisé. Nous avons, pourtant, un indice montrant que le clergé jacobite cherchait, dès le lendemain de la conquête arabe, à convaincre le peuple jacobite que cette conquête ne nia point la force protectrice du Christ, et ne prouva pas non plus la vertu et la piété des Arabes, mais qu'elle fut le résultat de la colère temporaire de Dieu, qui rendrait la victoire à l'empereur des Romains, du moment que celui-ci admettrait la raison des jacobites.

Que peut nous dire cette étude sur la valeur historique des détails événementiels que contient la chronique volontairement anonyme du prêtre Thomas ? Il faut renoncer, en tout cas, à l'*argumentum e silentio* ; dans un écrit aussi sélectif et symbolique il y a tant de motifs possibles conduisant à l'omission d'un renseignement. Pour le reste, il faut faire une distinction entre l'histoire ancienne d'avant la fin du sixième siècle et l'histoire récente et contemporaine. Notre chroniqueur se sert de l'histoire ancienne d'une façon symbolique et typologique. Rappelons par exemple qu'il a changé la date du déluge de 525 à Édesse par la soustraction d'un an pour imposer une certaine symétrie dans les dates.

En ce qui concerne l'histoire récente, c'est-à-dire surtout la section 7 de la sixième rubrique, où le prêtre Thomas a laissé tomber son nom, on peut lui faire confiance. S'il y eut un lieu d'où émanaient des renseignements dignes de foi à cette époque, ce fut le couvent de Qennešré ; et le prêtre Thomas entretenait, nous l'avons démontré, des contacts avec elle. Il est vrai que pour lui, alors comme dans le passé, c'est surtout l'interprétation théologique de l'histoire qui compte ; cependant, la force même de cette interprétation théologique dépend absolument du fait que la base historique soit incontournable, du moins en ce qui concerne ce que savait tout le monde en Mésopotamie à la fin du règne d'Héraclius. Ceci veut dire, par exemple, que l'historien de Byzance devra prendre au sérieux la donnée, qu'il existait un traité entre les Perses et les Romains, convenu l'an 629 après J.-C. à Arabissos Tripotamos, et selon lequel la frontière entre les deux empires devait être l'Euphrate. A Qennešré on aurait certainement pris connaissance d'une décision pareille ; et même si cette décision n'a pas été exécutée en 630, à cause de l'assassinat inattendu de Šahrvarāz, le fait qu'elle a été prise dans le passé montre qu'Héraclius aurait été prêt, dans de pareilles circonstances, à l'effectuer.

Pour le lecteur qui préfère voir cette chronique comme une collection décousue de fragments sans relation restent les questions suivantes : Qui aurait fait une telle collection et avec quelle intention ? Quelle forme avaient les fragments indépendants avant d'être collectionnés ? Pourquoi le titre de la sixième rubrique, sinon d'un auteur qui veut assurer qu'on cherche dans cette collection apparemment incohérente une explication de la chronique qui précède ? Pourquoi le scribe n'a-t-il pas signalé la fin d'un fragment et le commencement d'un autre dans le manuscrit ? Comment expliquer le fait qu'un passage se trouve répété presque mot-à-mot dans deux fragments séparés ?

Il me semble plus logique de considérer le texte comme une unité et de l'étudier en tant que telle. Les problèmes méthodiques qui surgissent quand on veut faire ressortir explicitement le sous-entendu d'un texte ne sont pas nouveaux. Le fait qu'il est difficile de prouver notre thèse en détail est dû à la forme même que l'auteur a choisie : il laissait une certaine liberté à ses lecteurs dans le choix de leur chemin, tout en plaçant des jalons à travers la montagne enneigée de l'histoire. Ces jalons sont à reconnaître par les principes suivants :

un renseignement placé juste avant une césure doit être important pour l'interprétation ; il doit y avoir une connection entre ce renseignement et le récit qui le suit, malgré la césure ; toutes les interprétations détaillées doivent s'accorder avec la perspective d'un prêtre jacobite contemporain de la conquête arabe de la Mésopotamie ; on ne doit pas sous-estimer l'intelligence de l'auteur ni la mesure dans laquelle sa culture si différente a influencé son discours ³⁷.

37. On a remarqué que les Syriens, comme Saint Ephrem par exemple, approchent la matière d'une façon indirecte, circulant autour d'elle, au lieu d'en faire l'analyse logique en des termes rigoureux.